Document généré le 12 juil. 2025 12:55

Brèves littéraires

Holobutow

Adam Zielinski

Numéro 75, hiver 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5698ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Zielinski, A. (2007). Holobutow. *Brèves littéraires*, (75), 15–22.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Holobutow*

Lorsque Jacob parle, sa voix tremble. Une anomalie que j'ai longtemps cherché à expliquer. Peut-être le son provient-il du ventre et non du larynx, où, comme chacun le sait, se trouvent les cordes vocales ? Avec mon sans-gêne habituel, je demandai donc :

— Jacob, pourrais-tu m'aider ? Je ne peux m'empêcher de penser que ta voix – aussi bizarre que cela puisse paraître – n'est pas produite dans ton larynx, comme cela devrait l'être, mais qu'elle sort de ton ventre.

— C'est possible, me répondit-il, sans la moindre trace d'irritation dans la voix, ce qui eût été normal étant donné l'incongruité de cette question. Lorsque j'avais onze ans, continua-t-il, – c'était en 1942 – les Nazis tuèrent ma mère. Ils m'avaient forcé à assister à son exécution, et ensuite ils tirèrent sur moi. Je tombai par terre. Le sol était déjà rouge, imbibé du sang maternel. Mais comme je m'en aperçus peu après, la balle, hélas, m'avait raté. J'étais par conséquent tombé pour d'autres raisons, soit à cause du dégoût incommensurable que je ressentais pour ces forcenés en uniforme qui venaient de tuer d'un cœur léger et joyeux une jeune femme, ma mère, soit de ma propre lâcheté qui me terrassait. Toujours est-il qu'à ce moment, quelque chose de très fort me noua la gorge, et que ce noeud ne s'est jamais défait.

— Excuse-moi Jacob !

* Traduit de l'allemand par Pierre Schidlowsky

Je me sentis soudain infiniment confus, j'en avais la nausée. Je voyais devant moi une jeune femme – sa mère ? – massacrée par la soldatesque. Comment avais-je pu lui poser une question aussi idiote ?

— S'il te plaît Jacob, je... je...

Mais que pouvais-je dire de plus ? Avec bonté, Jacob voulut me calmer en me caressant la main.

— Tu es bon, je sais que tu n'avais pas l'intention de me blesser. Depuis lors (sans doute pense-t-il au moment où il a perdu sa mère), plus de cinquante années se sont écoulées. Qui se souvient aujourd'hui encore du nazisme ? La plupart des jeunes en ignorent même l'existence. Quand je songe à tout ce qui m'est arrivé à l'époque, cela me prend à la gorge. Elle s'est nouée, et ce nœud m'est resté jusqu'à ce jour. Même à présent, ma gorge refuse de me rendre ma voix.

— Jacob, excuse-moi... S'il te plaît !

Je l'aide à s'asseoir dans le fauteuil roulant dépourvu d'appuis. Jacob Rosen est paralysé d'un côté, et ne peut plus s'asseoir comme tout un chacun. Seul un siège simple est approprié dans son cas. Avant cette hémiplégie, c'était un athlète de haut niveau. J'avais trouvé son nom dans des journaux de l'époque le décrivant comme un des meilleurs discoboles d'Europe. J'y avais lu *Rosen*, j'y avais lu *Jacob*, mais la pensée que ce pouvait être de mon Jacob Rosen qu'il s'agissait ne m'avait même pas effleuré l'esprit.

Une nuit, il s'était réveillé – je devais l'apprendre plus tard – et avait revu les Nazis tirant sur sa mère. Durant la scène qui s'était déroulée cinquante années auparavant, elle était demeurée muette, la frayeur lui ayant ôté toutes ses forces. Mais dans le rêve de Jacob Rosen, elle se comportait autrement : elle hurlait de plus en plus fort, de plus en plus désespérément... dans l'espoir, pensait-il, de conjurer la fusillade. Or, les bourreaux tiraient malgré tout sur elle, et Jacob Rosen la voyait tomber sur le sol. Bizarrement, les jambes de sa mère continuaient longtemps à tressaillir... Elles tressaillaient, tressaillaient... Presque comiquement, n'eût été la tragédie.

« Comment est-ce possible ? » s'interrogeait Jacob Rosen dans son rêve. « Les jambes d'une morte possèdent-elles une vie indépendante ? Les Nazis n'auraient-ils donc pas dû également les tuer une à une ? » Pendant que cette question tournait dans sa tête, il revoyait en esprit les soldats en uniforme noir buvant l'alcool à même la gourde, tels qu'il les avait vus cinquante ans plus tôt, mitraillant tout autour d'eux, y compris les jambes de sa mère. Dans son rêve, Jacob Rosen hurlait étrangement avec la voix de cette dernière : « S'il vous plaît... S'il vous plaît... Tout mais pas ça ! ».

De désespoir qu'ils n'eussent pas entendu sa prière, il s'était réveillé. Ce qu'il avait vu s'était gravé en lui à jamais : le côté gauche de son corps avait été atteint de paralysie pendant son cauchemar.

Des neurochirurgiens vinrent de partout pour l'aider, même des États-Unis. Découragés, ils posèrent le diagnostic : « victime de l'Holocauste » et écrivirent dans le compte rendu de leur examen : « Le traumatisme qui s'est incrusté dans le cerveau de Jacob Rosen est en train de s'accentuer. Sa paralysie est la manifestation de la frayeur qui l'a envahi au moment du drame. »

Quoi qu'il en soit, les traitements administrés au patient ne purent modifier d'un iota son état.

— Écoute ! – sa voix tremble encore – tu es un ami précieux et honnête... mon seul ami, d'ailleurs ! Je peux compter sur toi. C'est pourquoi je veux te confier toute l'histoire. Avant l'assassinat de ma mère, mon père avait lui-même été tué. Notre ville comptait seize mille Juifs lorsque les Nazis y entrèrent. Quand les villageois se furent enfuis, il en restait dix-huit. Dix-huit, moi compris ! Ils avaient tué mon père à Holobutow dans l'heure suivant l'invasion de notre ville. Mais où se trouve Holobutow, me demanderas-tu ? Il s'agit d'un petit village situé à treize kilomètres de là. Et d'où me vient cette certitude quant à l'endroit où fut exécuté mon père ? Y avait-il vraiment été amené avec les meilleurs hommes de la ville ? Cela ne fait malheureusement aucun doute pour moi ! Ils durent effectuer à pied tout le trajet, de notre ville à Holobutow. Chemin faisant, ils abandonnèrent toutes sortes d'objets, étuis à cigarettes, porte-plumes, lunettes, chapeaux, sacs, sacs à dos, voire chaussures,

vestes, gilets, briquets... Le nombre d'objets augmentait avec la distance. Bien entendu, je m'y étais rendu tout de suite après la guerre. Pour quelle raison ? Mais, dis-moi, tu ne voudrais pas planter des fleurs sur la tombe de ton père ? C'est en vain que j'ai cherché sa dernière demeure. En 1946, les Soviets avaient déjà déporté en Sibérie tous les paysans, à leurs yeux tous collabos. Il n'en restait pas un. À qui donc eussé-je pu demander où se trouvait la tombe de mon père ?

— Jacob, marmonnai-je – et peut-être ma voix sonnait-elle aussi comme un tremblement caverneux, car mon gosier s'était soudain asséché et se nouait de plus en plus –, Jacob ! Assez pour aujourd'hui ! Tu dois te ménager, malade comme tu l'es !

Je me levais pour partir, mais il me prit la main.

— Si tu es réellement compatissant, va pour moi à Holobutow. Cherche ce charnier, pose une pierre sur les restes et inscris les paroles suivantes : « ci-gît Nathan Rosen, père de Jacob, assassiné en 1941 par les Nazis. Qu'il repose en paix. » Fais-le pour moi, je t'en conjure de toutes mes forces ! Une peur bleue m'envahit à la pensée que mon père puisse me maudire de ne pas me soucier de son repos éternel. C'est un crime de négliger le premier des devoirs filiaux.

— Calme-toi Jacob, je t'en prie. Jusqu'à présent je t'ai toujours aidé, n'est-ce pas ? Je ne te laisserai pas davantage tomber à l'avenir, et je me rendrai à Holobutow, sois-en sûr.

Le village se trouve au sud-ouest de Lvov. Dans l'édition de 1938 du Guide de poche de la Galicie, je lis à ce propos : « trois cents âmes, une petite carrière, forêts, champs de blé, prairies couvertes d'herbe grasse, l'endroit idéal pour l'élevage. »

Obtenir des autorités ukrainiennes un visa pour Holobutow n'était pas de tout repos. Un autre n'aurait pas tardé à jeter l'éponge, moi pas ! Holobutow s'appelle encore Holobutow, mais on n'y parvient qu'à vélo, ou comme autrefois en calèche. Une auto ne passerait pas, car l'ancienne route a disparu, les nouveaux colons, qui ne sont là que depuis huit ans, n'en ayant pas besoin. Ils n'ont rien

à vendre, et pas d'argent pour effectuer des achats en ville. Mais qu'importe l'absence de route à celui que Jacob Rosen a chargé d'une mission !

Me voilà enfin à Holobutow. Ce n'est pas un village, plutôt le décor d'un tableau de Chagall. Même la célèbre chèvre y est. Chaque baraque penche dans une direction différente. Les canards nagent dans une mare sale, les cochons grognent dans un enclos fait de planches mal équarries. Les Cosaques du Don* s'y sont établis contre leur gré huit ans plus tôt, forcés par les Soviets ; le village est envahi au sud par la forêt, qui s'étend jusqu'aux premières baraques en ruine.

Enfin, voici âme qui vive ! Une grosse bonne femme au derrière imposant qui rappelle le cul d'un cheval, les pieds dans des bottes éculées, la tête enveloppée dans un fichu immense (il s'agit peut-être d'une couverture, non d'un fichu), un énorme fagot de bois mort sur le dos.

— Heeep !... C'est en vain que j'essaie d'engager la conversation, la femme supposant sans doute que je viens de la ville pour l'arrêter, parce qu'elle a volé du petit bois dans la forêt de l'État. Elle presse donc le pas, fait la sourde oreille. Mais attendez donc ! Je me fiche de votre bois. Ce que je cherche, c'est une fosse, une fosse commune !

— Une quoi ?

C'est perdre son temps que d'essayer de parler avec elle. Trouvant un long bâton, je me mets à sonder le sol du village centimètre par centimètre.

Un instant ! L'encyclopédie 1938 de Brookhaus ne note-t-elle pas l'existence d'une petite carrière... Allons-y, les Nazis affectionnaient ce genre d'endroit... En effet, il y a bien une carrière, mais comment

* Le Don est un fleuve de Russie. Certains Cosaques s'y étaient installés, alors que d'autres le faisaient en Ukraine. On les appela ainsi Cosaques du Don et Cosaques d'Ukraine (ndlr).

repérer une fosse commune dans ce lieu à l'abandon, envahi par l'herbe ? Déjà le soleil se couche et je ne vais tout de même pas passer la nuit là. Alors, retour en ville.

Bien entendu, je n'arrive pas à m'endormir ! J'étudie la carte d'Holobutow... Si j'avais assassiné des centaines de personnes en bonne santé, où donc aurais-je cherché à les enterrer ? Fi ! Je suis tombé bien bas, pensais-je, pour m'identifier à ces... ces... De quelque manière qu'on les qualifie, ce ne sont que des mots. Il n'y a pas de mot pour les désigner. Que la malédiction la plus terrible scelle à jamais leur destin !

Je songeai à Jacob Rosen. Si je ne parvenais pas à remplir la mission dont il m'avait chargé, il péterait les plombs... La certitude de n'avoir pas su assurer le repos éternel à son père le rendrait fou. Mon Dieu, que faire s'il réagissait par une deuxième paralysie ? Il resterait cloué à jamais sur son fauteuil roulant, sans pouvoir remuer un seul doigt. Il me fallait coûte que coûte retrouver la fosse commune où reposait son père, ou ce qu'il en restait.

Le jour suivant ne me fut pas plus favorable. Peut-être mon ami suivait-il en fin de compte une fausse piste ? Il y avait lieu de croire que les Nazis avaient plutôt brûlé leurs victimes, comme ils se plaisaient à le faire partout en Europe. Dans ce domaine, ils étaient de véritables spécialistes !

Un autre Cosaque du Don en vue ! À jeun ? Cela est-il possible, un Cosaque à jeun ?

— Tu cherches de l'or par ici, mon frère, ou bien tu es cinglé ? me demanda-t-il.

— Je cherche une fosse commune.

— À Holobutow ? J'en ai jamais entendu parler !

J'aperçois maintenant des nuages de plomb, qui se rapprochent du village. Ils apportent la pluie et le sol ne sera bientôt plus qu'une éponge. Comment alors y chercher cette tombe ? Et si je ne la trouve pas, qu'adviendra-t-il de mon ami Jacob ? Mon Dieu ! On

ne peut pas me reprocher de n'avoir pas tenté l'impossible. J'ai sondé la forêt, la carrière, cinq collines, sans avoir trouvé un seul os humain. « Rien ! Jacob, crois-moi, j'ai tenté l'impossible. Même toi, tu n'aurais pu faire mieux ! »

Un autre Cosaque du Don. Celui-là aussi est à jeun ! Ne suis-je donc pas en Ukraine ? Deux Cosaques de suite, et aucun des deux n'est saoul !

— Monsieur, vous venez de loin... de très loin ? s'enquiert-il, puis sans attendre ma réponse : vous vous y connaissez en pommes de terre ?

— Non !

— C'est bien ce que je me suis dit en vous voyant ! Vous tous, dans ces grandes villes, vous n'avez que de la merde dans la tête !

Le voilà vexé et, quant à moi, je suis navré de n'avoir pas fait d'études d'agriculture qui m'éviteraient de décevoir amèrement ce Cosaque.

— Et si je m'y étais entendu en pommes de terre ?, lui demandai-je bêtement, plus intéressé par le son d'une voix humaine que par le sens de la réponse que je recevrais.

Son visage réagit avec vivacité. À l'évidence, il y avait quelque chose d'humain chez ce Cosaque du Don.

— Alors, vous vous y entendez ou pas ?

— Un peu, lui mentis-je avec aplomb.

— Expliquez-moi alors pourquoi la récolte de pommes de terre est six fois meilleure dans le champ de Kociubynsky que dans le mien ?

Dieu, est-ce toi qui me parles par sa bouche ?

— Allons-y tout de suite, mon frère !

Au milieu des éclairs menaçants et des coups de tonnerre, je lui emboîte le pas vers le sud, en direction de la forêt qui borde le village. Le taillis s'arrête soudain après cinq cents mètres : une grande clairière, que des branches séchées divisent en deux parties égales.

— Le champ du côté du village est le mien. Vous voyez ? Ici et là quelques pommes de terre. Regardez maintenant le champ qui s'étend jusqu'à la forêt. Vous ne trouvez pas cela étrange, cette herbe verte qui foisonne... ?

Mon bâton ! me dis-je avec fièvre. Et me voilà en train de sonder ce sol aux récoltes abondantes... qui, sans doute, a été labouré et hersé à maintes et maintes reprises. Pourtant, je sens une résistance immédiatement. Qu'est-ce que c'est ? Une pierre ou un os humain ?

Surviennent alors un violent éclair et un coup de tonnerre si fort que j'y vois un avertissement de Dieu. Je l'avoue, je me mets à trembler. À mains nues, j'ôte la terre de l'endroit que j'ai fouillé avec mon bâton. Des ossements humains !

Le tonnerre tonne, tonne. Où trouver maintenant un bloc de pierre, et comment y graver : « Ci-gît Nathan Rosen, père de Jacob » ? Je verrai bien demain, me dis-je, mais sans parvenir à me leurrer ! « Demain ? Mais c'est demain que mon visa arrive à expiration ! Demain, je ne pourrai certainement pas revenir ici ! »

La pluie se fait de plus en plus dense. Le Cosaque du Don est planté devant moi, tout trempé. Son visage exprime quelque chose, peut-être de l'étonnement, car il est bouche bée devant l'os humain que je viens de ramasser. L'orage devient insupportable. Peut-être le Seigneur entend-il par là m'avertir de ne point déranger ceux qui reposent en terre ?

Je m'éloigne du champ, sans répondre à une question qui se fait de moins en moins audible :

— Alors, qu'y a-t-il donc, monsieur ? Pourquoi Kociubynsky a-t-il une meilleure récolte de pommes de terre que moi ?